

Jean-Marc Lemelin

PSYCHANALYSE, LITTÉRATURE, CINÉMA

La destinée de la psychanalyse

La psychanalyse, comme la philosophie et la littérature et comme toutes les sciences dont la langue est un langage naturel et non pas un langage formel comme les mathématiques, doit faire face à des obstacles linguistiques et géographiques : elle est née à Vienne en Autriche, où on parlait l'allemand, et elle a donc ainsi accédé à l'Allemagne et à la Suisse (Carl Jung à Zürich) ; puis, elle a gagné l'Angleterre et tout le monde anglo-saxon ; la France lui a résisté pendant

longtemps, surtout pour des raisons politiques et idéologiques qui s'apparentent au racisme et au chauvinisme et à cause de l'hégémonie de la psychologie et de la sociologie dans le champ des sciences humaines. C'est la littérature qui, avec le surréalisme, l'y a d'abord accueillie ; elle y est enfin passée par la psychiatrie. Jacques Lacan était psychiatre lorsqu'il a publié sa thèse de doctorat sur le cas « Aimée » en 1932 : *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* suivi de *Premiers écrits sur la paranoïa*.

Parler de « psychanalyse française », comme de « philosophie française » et de « littérature française », n'est en rien un critère de spécificité ; par la tradition et la traduction, elles transcendent ou débordent les frontières linguistiques et géographiques de la France, si on excepte peut-être le continent asiatique. C'est le

cas de toutes les langues dominantes, c'est-à-dire des langues de colonisation et, a fortiori, de l'anglais, qui a justement des versions internationales pour son cinéma et qui connaîtra l'anglicanisation. Néanmoins, il demeure que le cinéma français se distingue du cinéma américain et la littérature française de la littérature américaine et ce n'est point une question seulement linguistique, mais aussi technique, esthétique et (méta)physique ; c'est un problème de grammaire.

Cependant, on ne saurait dénier qu'il y a deux grands destins de la « psychanalyse viennoise » comme « contre-science » ou « ab-science » : le destin continental et le destin anglo-saxon assuré par L'Association psychanalytique internationale (IPA) ; la philosophie elle-même, depuis le grec, n'a-t-elle pas connu cette même destinée des deux destins ? L'océan Atlantique est la ligne de partage des

terres ou des « airs de famille » ! En France, autour de Lacan, depuis 1953 lors du Discours de Rome et surtout depuis 1964, il y a eu beaucoup de dissensions et de scissions, de tractations et d'excommunications ; mais, en gros et sans parler des adversaires professionnels ou intellectuels de la psychanalyse, il y a les pro-lacaniens et les anti-lacaniens, ceux-ci se retrouvant plus ou moins du côté des Anglo-Saxons ou du côté des psychiatres et de leur DSM ou de leur pharmacologie. Parmi les premiers, se démarquent évidemment Jacques-Alain Miller (École de la cause freudienne et Association mondiale de psychanalyse), mais aussi Jean-Claude Milner, Gérard Pommier, Charles Melman, Jean-Pierre Lebrun (Association lacanienne internationale), Jean Allouch, Geneviève Morel et le derridien René Major - pour ne parler que de ceux qui sont encore de ce monde - et il y a l'entreprise de Pierre Legendre.

Du (mi)lieu même de la psychanalyse française, des voix se sont élevées contre elle : Luce Irigaray et le mouvement féministe (MLF), le Quatrième Groupe (Confrontation) ou d'autres sections ou associations et diverses factions littéraires ou philosophiques ou maintes sectes... Du côté de la philosophie et (tout) contre elle, sont venues la pensée de la destitution de Michel Foucault, la pensée de la construction de Gilles Deleuze et Félix Guattari et la pensée de la déconstruction de Jacques Derrida, sans parler de la métapsychologie qu'est aussi la phénoménologie de Jean-Paul Sartre, de Maurice Merleau-Ponty ou de Michel Henry.

Cela ne sera guère l'objet de notre présente intervention : avant de parler des rapports de la psychanalyse et de littérature ou du cinéma, nous voudrions d'abord exposer ce que nous

retenons et enseignons de la psychanalyse, de Freud à Lacan ; non pas comme clinique ou thérapeutique par la cure et le transfert, mais comme théorie et stratégie. Il ne s'agit point de creuser l'écart ou le fossé entre Freud et Lacan, ni non plus entre Lacan et lui-même - malgré « l'orientation lacanienne », qui substitue la topologie à la métapsychologie...

*

De Freud à Lacan

La psychanalyse est la science de l'inconscient, du désir et du sujet ; le désir n'est pas la pulsion, qui n'est pas la libido : de la pulsion au désir, il y a le fantasme. La psychanalyse n'a pas inventé l'inconscient ; elle l'a découvert : dans les mythes, les légendes, les contes, les épopées, les tragédies, les drames, les romans, les histoires drôles, les mots d'esprit, les actes manqués, les lapsus et surtout les rêves, le rêve étant « la voie royale » - ou bien la voix comme récit et rythme ? - d'accès à l'inconscient. Selon Freud, la psychanalyse est la troisième vexation ou « blessure narcissique » infligée à l'humanité : après la blessure ou l'humiliation cosmologique par Copernic, qui décentre la Terre de l'Univers, et la blessure biologique par Darwin, qui décentre l'Homme de la Terre, vient la blessure métapsychologique, qui décentre la Conscience de

l'Homme, le moi n'étant pas « le maître dans sa maison » ; c'est-à-dire que le sujet ne saurait être confondu avec l'individu et vice versa : le sujet est un « dividu », il est décentré et divisé, barré ou « fêlé »...

Comme métapsychologie, la psychanalyse est à la fois topique, dynamique et économique :

Topique ← Dynamique

↑

Économique

La « première topique » de Freud date à peu près de l'*Esquisse d'une psychologie scientifique* en 1895 et de *L'interprétation du rêve* en 1899-1900 :

Conscient ← Préconscient

↑

Inconscient

La « seconde topique » - par rapport à Lacan, c'est la deuxième - date de *Métapsychologie* en 1915 et « D'au-delà du principe de plaisir » et de « Le moi et le ça » de 1920 à 1924 :

Moi ← Surmoi

↑

Ça

Sans qu'il n'y ait exacte correspondance, voici la « troisième topique », celle de Lacan :

Imaginaire ← Symbolique

↑

Réel

[Nous supposons que les auditeurs ou les lecteurs connaissent ces topiques et nous ne les définissons ni ne le décrivons ici ; sinon, voir JML. *Le sujet*

ou *Du nom propre*, Triptyque. Montréal ; 1996 (200 p. : p. 17-18, p. 48-51 et p. 52-53.)]

La dynamique de l'inconscient est assurée par la libido, qui est la force ou l'énergie sexuelle (de la déliaison à la liaison), et par le désir et la loi, la loi du désir et le désir de la loi. S'y distinguent le frayage et l'étayage, le principe de plaisir et le principe de réalité, les processus primaires (déplacement, condensation et transposition ou formation de compromis : métonymie, métaphore, métamorphose ou zeugme - « sautes de syntaxe ») et les processus secondaires (rationalisation, ratiocination et justification ou formation de substitut). Il y a d'autres « formations psychiques » comme la formation réactionnelle et la formation de symptôme.

De la libido à la pulsion, le désir est génératif ; de l'identification au fantasme, il est (doublement) génitif. Ainsi en est-il du « désir de la mère » : du désir *pour* la mère par l'enfant, le garçon n'ayant pas besoin de changer d'objet ou de moyen pour atteindre son but, mais la fille, oui, car elle doit s'identifier à cet objet pour échapper à la névrose ou à la perversion - mais ce n'est pas plus mal (et il y a pire) ; du désir *par* la mère pour son père, pour le père de son enfant et pour son enfant, surtout si c'est un fils. Et il y a le « désir de l'analyste », pour et/ou par l'analysant, pour et/ou par l'analyste..

C'est la théorie des pulsions, qui a varié de 1900 à 1923 ou 1924 en passant par 1915 (grâce à la théorie du narcissisme et du masochisme primaire ou moral), qui peut être considérée comme étant le pivot de la dynamique, de la métapsychologie et de la psychanalyse.

La pulsion est un concept-limite, entre le corps et l'esprit, entre l'affect et la représentation ; psychosomatique, elle est la valence (la valeur de la valeur, la puissance d'attraction ou de répulsion) de l'âme, qui est le corps. Les quatre facteurs de la pulsion sont la *source* ou l'origine somatique (l'organe ou la zone érogène), la *poussée* ou la « force constante » (le moteur, le travail), l'*objet* ou le moyen et le *but* ou la satisfaction. De l'inhibition à la régression, de la dérivation à la fixation et sans possibilité de fuite, la destinée de la pulsion se décline en « destins des pulsions » : le renversement dans le contraire (sadisme et masochisme, voyeurisme et exhibitionnisme, haine et amour, ambivalence), le retournement sur la personne propre, le refoulement et la sublimation : Lacan y ajouterait la forclusion, qui distingue la psychose de la névrose (refoulement) et de la

perversion (déli, désaveu ou démenti et non déniégation). L'angoisse, comme affect fondamental, n'est pas un destin ou un destinataire de la pulsion ; c'est son compagnon ou son destinateur...

Dans sa première théorie des pulsions, Freud identifie deux types de pulsions originaires : les pulsions du moi ou d'auto-conservation par la prédation alimentaire et la libido narcissique, qui assurent la survie de l'individu, et les pulsions sexuelles par la prédation sexuelle et la libido d'objet, qui assurent la survie de l'espèce. Mais le sexe de l'individu oblige à distinguer les pulsions objectives de vie (par liaison secondaire) et la pulsion subjective de mort (par déliaison primaire), qui convoque la compulsion de répétition, impliquant l'automatisme de répétition et la compulsion d'aveu, ainsi que le fantasme et l'angoisse ou le sentiment de culpabilité. C'est la

pulsion de mort qui fait de la métapsychologie psychanalytique une métabiologie.

Il est sans doute possible de concilier ou de réconcilier les deux théories des pulsions en réintroduisant - mais de manière paradoxale ou inverse - les pulsions du/de moi (égoïstes, narcissiques), qui sont animales, naturelles, voire instinctuelles, et de l'ordre de la phylogénèse (le germe) ; alors que les pulsions de vie (altruistes) sont partielles et de l'ordre de l'ontogénèse (le soma) et que la pulsion de mort est de l'ordre de l'épigénèse (la membrane) et tient de l'organisme et du métabolisme : anabolisme assimilateur et constructeur et catabolisme éliminateur et destructeur. La pulsion de mort - qui est on ne peut plus sexuelle - est transgression et déroute du principe d'individuation. Major, lui et à tort ou à raison, postule une « pulsion de pouvoir » ou de cruauté..

Pulsions du/de moi ← Pulsions de vie

(nature)

(culture)

↑

Pulsion de mort

(posture)

Les fantasmes conscients sont de simples fantaisies ou des rêveries (rêves diurnes) ; tandis que les fantasmes inconscients ou « phantasmes » se caractérisent par une scène ou le lieu de déroulement d'un scénario, par le jeu des personnages (qui ne sont pas des comédiens), par une action, par un affect dominant et par une partie du corps - ou un objet partiel comme le sein (par la bouche), la voix (par l'oreille), le regard (par l'œil) ou l'excrément (par l'anus) - qui en est le centre. L'identification y est cardinale : par exemple, dans le fantasme hystérique, il y a identification à un sujet

hétérosexuel mais identification d'un objet homosexuel. De l'identification à la répétition, le fantasme est le messenger de l'affect ; c'est une scène imagée, une mise en scène impliquant espace, temps, acteurs (parfois seulement observateurs, spectateurs), sons et atmosphère. Prévalent les « fantasmes originaires » : du côté de l'ontogenèse, c'est la « scène primitive », qui tourne autour de l'origine, des mystères de la vie et de la différence sexuelle, ainsi qu'autour du coït des parents, et qui conduit au scénario sexuel et au « roman familial » ou à d'autres « théories sexuelles infantiles » ; du côté de la phylogenèse, c'est le « mythe fondateur de l'humanité » : le meurtre du père de la horde primitive par la bande de frères pour la troupe de sœurs.

Ce qui a valu à la psychanalyse - qui n'est pourtant pas une sexologie - ses plus vives critiques, c'est son *économie de la sexualité* :

bisexualité épigénétique ou autre, perversité polymorphe de l'enfant, rapport sensuel et non seulement tendre entre l'enfant et la mère pendant la sexualité infantile, qui précède la période de latence propre au petit de l'homme avant la puberté. Il y a donc une *érotique des zones* : les zones érogènes (les organes génitaux, les trous, les orifices, les sphincters, la peau) sont sollicitées par des facteurs internes (musculature, chaleur, douleur, tension) ou par des facteurs externes (soins, caresses, jeux, jouets).

De l'érotique des zones dépend la *mécanique* ou l'*énergétique des stades* ou des *phases* de développement de la sexualité infantile : le stade oral ou l'oralité est la phase cannibale de la succion, de l'incorporation, de l'introjection ; le stade anal est la phase sadique de la morsure, de la destruction et de la projection au moment du sevrage, de la discipline des sphincters et de la

descente du larynx ; le stade phallique est l'élection et l'érection du pénis ou du clitoris comme zone érogène et objet partiel, dans l'ignorance de l'existence du vagin et la fantasmatique de la miction et de la masturbation (onanisme), de l'urine et du feu (énurésie) ; le stade génital est la phase de l'élection du sein interne ou invisible (vagin, utérus, matrice) en vue de la reproduction. Pour certains, il y a un « stade pré-oral » : fœtal (placentaire, ombilical, acoustique), respiratoire ou natal (traumatisme de la naissance, selon Otto Rank). ; pour d'autres, il y a le « stade pré-oedipien ».

C'est au stade anal de l'ambivalence (entre la rétention et l'expulsion, la contention et l'élimination, le cacher et le montrer, l'agir et le subir) que se développe l'agressivité ou la « fonction guerrière » ; une fixation ou une régression au stade anal mobilise la possession et

la maîtrise, le comptage et l'argent : « Le temps, c'est de l'argent », mais « L'argent, c'est de la merde »... Le stade phallique est source d'ambition, d'orgueil ; la « fonction souveraine » - la domestication du feu tributaire de la dérive de l'onanisme, par exemple - s'y développe dans la pulsion de voir et de savoir, la « pulsion scopique » et la « pulsion épistémophilique ». Si l'appareil urinaire demeure le tuteur de l'appareil génital, il n'y aura pas accès au stade génital et donc à la « fonction féconde » avant la latence ; il y aura perversion, névrose ou psychose, à moins qu'il n'y ait sublimation.

Guerre ← Souveraineté

↑

Fécondité

Ce qui nous amène au scandale de la psychanalyse : le complexe d'Édipe. À la suite de Lacan, il est préférable de parler de « complexe de castration » ou de distinguer les deux ; c'est l'intervention de la Loi (majuscule), autrement dit de l'interdit de l'inceste, l'interdit de génération ; le signifiant premier ou maître étant le phallus ou le Nom-du-Père (le Texte ou la Référence, pour Legendre), mais la « fonction phallique » étant cependant victime de la forclusion dans la psychose. Chaque stade ou phase implique une castration, l'ultime castration étant la mort : la castration, c'est la finitude, la limite, le tiers. Chez le garçon prévaut l'angoisse de castration ; chez la fille, c'est l'envie de pénis : d'en avoir un à elle et/ou en elle ; ce qui est poussé jusqu'à son extrême ou ultime limite, de l'hystérie à la psychose ou de la mascarade à la parade, dans le cas de transsexualisme féminin. C'est cette envie, le *Penisneid*, que le féminisme

ne peut pas blairer. C'est pourquoi il importe de ne point confondre le pénis et le phallus : le phallus n'est guère un organe ; c'est une question d'être et d'avoir : la « mère phallique » l'est ou n'est pas sans l'avoir...

Le complexe de castration n'est toutefois pas seulement lié ou relié à l'interdit de l'inceste (de l'univers collectif) ; il l'est aussi à l'interdit du meurtre (de l'univers individuel). Ces deux interdits sont d'ailleurs surdéterminés par *l'interdit de l'infeste*, soit le « tabou du sang » selon Émile Durkheim et Alain Testart, du sang maternel (matriciel, menstruel) et du sang criminel ou du sang génétique, générique et généalogique :

Interdit du meurtre ← Interdit de l'inceste

↑

Interdit de l'infeste

*

L'analyse et l'interprétation

Quand il s'agit de l'interprétation de la littérature ou du cinéma par la lecture, est-il juste de traiter les personnages comme des personnes ou les acteurs comme des patients ? Pour cela, est-il possible d'en appeler à la *typologie des névroses* de Freud et Ferenczi, qui distinguent les « névroses actuelles » (somatiques, corporelles, toxiques), qui ont en commun l'angoisse hypocondriaque (de la neurasthénie à l'hypocondrie en passant par la névrose d'angoisse), et les « psychonévroses » dominées par l'angoisse névrotique, que ce soit du côté des névroses de transfert dites « grandes névroses » (hystérie de conversion, hystérie d'angoisse ou phobie et névrose obsessionnelle ou de contrainte)

ou du côté des névroses traumatiques (névroses de maladie ou de grossesse, tics, épilepsie psychique, kleptomanie, toxicomanie et autres manies) ? Faut-il explorer les « psychonévroses narcissiques » que sont les psychoses (manie dépressive ou manie-mélancolie, paranoïa, schizophrénie) ? Y a-t-il des « états limites » ? Qu'en est-il de l'anorexie et de la boulimie, de la dépression et de la perversion (ordinaire ou pas) ou de l'autisme ?

Ne convient-il pas plutôt de s'en remettre à la théorie des quatre (ou cinq) Discours selon « l'envers de la psychanalyse », sorte de sémantique des archidiscours :

- 1) le Discours du Maître, de la loi (minuscule) et du roi ou du « signifiant maître », le Discours maître (« m'êtré ») étant obsessionnel, étant l'obsession de pouvoir et de gouverner propre à la politique et à la

philosophie ou à la religion, dans la dénégation de la division du sujet ;

2) le Discours de l'Hystérique, du « malêtre » et du « parêtre », qui est l'archidiscours du sujet barré, divisé, décentré, fêlé, aux prises avec l'être et l'avoir : aimer, haïr ou ignorer le moi littéraire ou artistique ;

3) le Discours de l'Universitaire, où il y a escamotage du sujet, la science étant un « discours sans sujet », le savoir consistant en « s'avoir » : enseigner ou éduquer dans la foi (théologique ou scientifique) ou la paranoïa ;

4) le Discours de l'Analyste, qui est l'archidiscours du sujet de l'inconscient et même du sujet de la science, du « parlêtre » : « être » ou « s'être », afin d'échapper aux « trois passions fondamentales » que sont l'amour, la haine et l'ignorance, selon Lacan,

pour accéder au toi et au soi, sans surestimer
ni sous-estimer le moi.

Il est arrivé à Lacan de parler d'un cinquième discours, le « Discours capitaliste », qui ne semble pourtant pas se distinguer de la souveraineté matérielle ou guerrière du Discours maître et de la souveraineté spirituelle ou cléricale du Discours universitaire et qui s'oppose encore à la fécondité du travail et de la sexualité. Pour certains psychanalystes, c'est le Discours du Maître moderne : le « marché du capital »...

[cf. JML. *Le sujet*, p. 68-76].

Avant d'interpréter, il s'impose d'analyser : la psychanalyse est d'abord une grammaire, une grammaire du rêve et du récit ; ce à quoi n'échappent pas mais achoppent la littérature et le cinéma ou l'art en général, qui

est à la fois (méta)physique, esthétique et technique. Par rapport à la psychanalyse, il y a diverses attitudes des cinéastes et des écrivains de langue française : il y a le *refus* sans abord (Cendrars, Gide, Green) ; il y a le *rejet* après abord (Sartre) ; il y a l'*adaptation* (Robbe-Grillet, Pérec, Cixous, Duras) ; il y a l'*adoption* (Bourget, Jouve, Céline, Rolland, Crevel, Bataille, Doubrovsky, Fernandez). Et il y a les psychanalystes qui sont écrivains, comme Julia Kristeva - dans son retour à Klein après un détour par Lacan - et comme Henry Bauchau.

Il n'y a pas d'inconscient sans langage, c'est-à-dire sans discours, langue et parole ou voix comme récit et rythme ; le langage est à la fois communication (action), signification (raison) et énonciation (passion). Qui dit rêve ou roman, poème ou drame, comédie ou tragédie dit récit. Alors que la psychocritique et la

mythocritique ont privilégié les images ou les symboles et donc la symbolique ou le symbolisme du rêve, il importe de s'arrêter sur le « travail du rêve », qui est le travail du récit. Le récit au travail : énonciation, segmentation (découpage des séquences et césure des segments), deixis, proprioceptivité ; qui dit travail dit jouissance ou signifiante, de la dépense à la perte. C'est dans le « point d'indifférence » entre le scripteur et le lecteur ou entre le réalisateur ou le metteur en scène (scénariste et réalisateur) et le spectateur qu'il y a travail du récit, va-et-vient entre l'élaboration et l'interprétation ou entre la théorie et la technique, entre le contenu latent ou absent et le contenu manifeste ou présent ou entre l'obscurité et la lumière : la salle de cinéma ou la salle de lecture est la caverne de Platon.

La psychanalyse ne saurait se limiter à l'analyse de la littérature et du cinéma ; son examen ou son enquête doit aussi porter sur le lien social, justement parce que Freud a démonté l'opposition de l'individuel et du collectif ou du naturel et du culturel et qu'il a bien vu ce que le social a de religieux et ce que le religieux a d'obsessionnel ou ce qui fait que les obsessionnels sont des fondateurs de société et que les pervers sont des transgresseurs. La subjectivité n'est pas individuelle mais transindividuelle : du sexe au langage ou du désir à la parole, le sujet est un appareil, un dispositif, une installation !

[Pour toutes les références, voir

www.ucs.mun.ca/~lemelin/ :

Bibliographie de pragmatique]

[Voir aussi *Autres études* :

« Sémiotique et psychanalyse :

psychanalyse ou sémiotique ? »]

JML/juin-juillet 2009